

Hélas ! renseignements pris, les juifs les plus juifs, les usuriers les plus aventureux, avaient refusé de prêter la moindre somme sur cette mesure à moitié croulante, dont on ne pouvait tirer parti, et qui ne représentait aucune valeur positive.

Lascars était donc resté propriétaire, bien à son corps défendant, et, pour la première fois de sa vie, il songeait à utiliser sa propriété.

Il gravit les marches de l'escalier, il souleva le loquet d'une porte verrouillée et il entra dans une grande pièce où se voyaient, sous une épaisse couche de poussière et de toiles d'araignées centenaires, les meules à moudre le grain, les auges de pierre à recevoir la farine, les rouages de fer et de bois multipliés, enfin tout l'outillage d'un moulin de quelque importance.

Quatre portes latérales donnaient accès dans des chambres dévastées qui n'offraient aucune trace d'ameublement, et dont les fenêtres conservaient une moitié, tout au plus, de leurs petits carreaux verdâtres.

L'une de ces chambres, au bon vieux temps, avait été destinée sans doute à loger le maître lorsqu'il daignait venir visiter les travaux du moulin.

Une boiserie de noyer, d'un assez bon style, couvrait les murailles. Le plafond, coupé dans sa largeur par deux maîtresses poutres, était divisé en une foule de petits compartiments enluminés de couleurs vives, et enfin, au couronnement de la haute cheminée de pierre polie, se voyait l'écusson des Lascars sculpté en relief.

— Mes ancêtres avaient-ils donc prévu qu'un de leurs descendants viendrait un jour ici chercher asile contre les huisiers et les recors ? se demanda le baron avec amertume.

Après avoir achevé rapidement son examen de l'intérieur du Moulin Rouge, Lascars voulut visiter l'enclos, mais il lui fut impossible de pénétrer dans cette véritable forêt vierge de ronces et d'épines, dans ce fouillis inextricable de chardons, d'orties, de plantes parasites de toutes les espèces et de toutes les tailles.

On ne pouvait deviner la place occupée jadis par les allées rectilignes du petit jardin.

Quelques arbres fruitiers, démesurément développés, jouaient, dans l'enclos, le rôle d'arbres de haute futaie dominant un épais fourré. Un poirier, surtout, était devenu gigantesque et ressemblait de loin à un chêne de la plus vaste envergure.

— Affreux séjour ! pensa Lascars en soupirant.

Mais presque aussitôt, il ajouta :

— Que m'importe, après tout... quoi qu'il arrive, je souffrirai peu de temps ici, car ou je trouverai moyen d'en sortir bientôt pour rentrer dans le monde, triomphant et plus riche que jamais, ou du moins j'y mourrai vite d'ennui et de chagrin !

Après avoir formulé les réflexions philosophiques que nous venons de reproduire, Lascars remonta dans son bateau et reprit le chemin de l'autre rive, où il arriva sans encombre.

La mère Durocher venait de mettre le couvert dans la salle basse du cabaret.

Une petite table, couverte d'une nappe bien blanche, supportait un quartier de pain bis et une cruche de vin d'Argenteuil.

On entendait crépiter l'omelette et pétiller la friture ; le court-bouillon fortement assaisonné, où les brunes écrevisses s'empourpraient, répandait dans l'atmosphère un parfum de bon augure, très capable de faire venir l'eau à la bouche d'un gourmand.

Lascars mourait de faim, nous le savons ; il se mit à dévorer et lui sembla faire le meilleur repas de sa vie entière.

La mère Durocher le regardait d'un air de satisfaction manifeste.

— Vertu de ma vie ! se disait-elle tout bas avec un légitime orgueil, au moins voilà un digne monsieur qui rend justice à ma cuisine !

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

Le docteur Thuillier

Le Dr Thuillier, un des membres de la mission envoyée en Orient, à l'instigation de M. Pasteur, pour étudier le choléra, est mort à Alexandrie, atteint par cette maladie. Aussitôt cette nouvelle douloureuse arrivée à Paris, M. le président du conseil, ministre de l'instruction publique, a télégraphié à M. Pasteur, qui se trouve actuellement à Arbois (Jura), pour le charger de transmettre en son nom à la famille du Dr Thuillier l'expression de sa profonde sympathie.

M. Thuillier était né à Amiens, le 4 mai 1856. Il fit ses études dans cette ville, puis vint en 1877 à l'École normale, où il fut admis troisième. Il en sortit, en 1880, premier agrégé de physique. Il y rentra aussitôt comme préparateur au laboratoire de chimie physiologique, celui de M. Pasteur. Son nom fut désormais joint à celui de MM. Chamberland et Roux dans toutes les notices que l'illustre maître écrivit sur ses travaux et ceux de ses collaborateurs. M. Thuillier avait pris part aux célèbres expériences de Pouilly-le-Fort (mai 1881), qui démontrèrent l'efficacité de la vaccination charbonneuse. Au mois de septembre de la même année, il fut envoyé en Hongrie et dirigea des expériences publiques de vaccination à l'Institut vétérinaire de Buda-Pesth et dans la ferme de Kapuvar. D'avril à juin 1882, il remplit une mission analogue en Prusse, et dirigea les expériences de Packisch et de Burchütz. Parmi les divers travaux entrepris au laboratoire de M. Pasteur, il s'occupait spécialement du roquet des porcs et de la fièvre typhoïde des chevaux. M. Thuillier n'était point médecin, comme le font supposer la plupart des dépêches d'Alexandrie ; il appartenait à l'Université et à l'École normale, pour qui sa mort est un titre de gloire en même temps qu'un deuil bien cruel.

C'est au milieu de ses expériences qu'il faisait sur les cholériques de l'hôpital Ghedid que l'infortuné jeune homme a été atteint. Il est mort du choléra algide.

Les funérailles ont eu lieu au milieu d'un immense concours de la population européenne. Les consuls, le corps médical tout entier, les membres des missions, les chirurgiens de l'armée anglaise, la colonie française, ont tenu à le conduire jusqu'à sa dernière demeure. Il a été enterré au cimetière de la porte Rosette.

On ne saurait assez rendre hommage à ces généreux dévouements, dont une mort obscure arrête l'élan noble et désintéressé. Il faut les saluer lorsqu'on les rencontre et en exalter la mémoire. Nous publions le portrait de l'intéressant et jeune martyr de la science, qui a payé de sa vie le dessein qu'il se proposait, en s'efforçant de préserver l'existence de ses semblables contre l'épouvantable fléau qui vient de faire des ravages si cruels en Egypte.

M. Henri Conscience

Henri Conscience, le célèbre romancier flamand, vient de mourir récemment.

Il était né à Anvers (Belgique), le 3 décembre 1812. Son père, Français d'origine et longtemps employé dans la marine impériale, s'établit après 1815 à Anvers, où il spécula sur l'achat et la construction des navires. En 1829, son goût pour les livres entraîna Henri Conscience à se faire instituteur. Après la révolution belge de 1830, il s'engagea et devint le poète de l'armée. Libéré en 1836 avec le grade de sergent-major, il fut amené ensuite à rompre avec sa famille et à gagner sa vie. Tour à tour garçon jardinier, employé aux archives d'Anvers, greffier d'une académie artistique, Henri Conscience reçut en 1845 le titre de professeur à l'Université de Gand, et devint le précepteur des enfants du roi Léopold. Il fut nommé ensuite commissaire de l'arrondissement administratif de Courtrai.

A l'époque où Conscience quitta le service, un parti nombreux tentait de reconstituer en Belgique une littérature flamande. Henri Conscience se dévoua à cette cause et publia, en 1837, *L'Année des miracles*, qui est moins un roman qu'une série de brillants tableaux dramatiques sur la période espagnole des Flandres : on l'accueillit avec faveur. Il composa, la même année, un recueil de légendes et de poésies flamandes, intitulé *Phantasia*. Sa réputation de romancier national date de *Lion de Flandre*, dont le héros est le comte Robert de Béthune, l'adversaire de Philippe le Bel. Quittant les légendes du moyen âge, Henri Conscience a fait revivre, en de gracieuses ébauches, les mœurs de la Flandre moderne : *Heures du soir*, le *Conscrit*, le *Genêt homme pauvre*. On cite encore de lui *Jacques Artevelde* (1849), *Scènes de la vie flamande*, *l'Orpheline*, *Batavia*, la *Guerre des paysans*, la *Voleuse d'enfants* (1870), le *Gant perdu* (1872), le *Remplaçant* (1875).

Henri Conscience a publié ses *Mémoires* dans la *Revue Contemporaine* (1858). Depuis qu'il avait entrepris la restauration d'un idiome abandonné, il refusait de donner à ses idées une autre forme que le flamand, protestant sans cesse contre l'introduction de la langue française. Traduits depuis longtemps en anglais, en allemand, en danois, en italien, ses romans ne l'ont été que tardivement en français. Nous venons de citer les principaux d'entre eux.

La Veuve

Le tableau de M. Renouf, *la Veuve*, est une œuvre imposante et simple qui frappe, attire et captive l'attention.

Un tout petit coin de cimetière de village situé sur le bord de la mer ; il est jonché par des tombes qui rappellent un peu, par leur forme étrange, les pierres celtiques que l'on rencontre dans les landes sauvages de la vieille Armorique.

A genoux devant l'un de ces simples et pieux monuments, une femme, jeune encore, s'absorbe dans une méditation profonde, tandis qu'au loin, le grondement des flots ravive ses souvenirs cruels. Celui qu'elle pleure était marin ; — et l'enfant, qu'attend, à ses côtés, qu'elle ait fini sa prière, prendra la mer, sans doute aussi, quand l'âge sera venu.

Alors la pauvre femme n'aura plus de repos. Ses regrets se mêleront aux inquiétudes, et ses jours finiront dans des tourments sans cesse renouvelés. N'est-ce pas là tout ce que l'on peut lire sur le front grave de cette paysanne vieillie avant l'âge et s'inclinant humblement dans un sentiment d'impuissance résignée, sous la menace de la destinée qui la condamne à une vie dure et sans joie ?

Les Infortunés

M. Geoffroy a l'habitude de nous montrer de joyeux espérances aux mines roses, aux yeux étincelants, prenant leurs ébats ou faisant leurs niches. La note d'aujourd'hui est plus sombre, mais n'en est pas moins intéressante. Il semblerait que l'artiste, déjà très connu quoique très jeune, ait serré davantage son pinceau pour nous montrer ses *infortunés* et pour nous apitoyer davantage sur leur sort. C'est une porte de l'hôpital Saint-Louis qu'il ouvre devant nous, et notre cœur se serre et nos yeux se mouillent de larmes, tant le peintre

a mis de sentiment — disons de vérité — dans son œuvre. Voici les vers qu'a faits sur ce sujet M. de la Villehervé, et qui compléteront la pensée de l'artiste :

LES INFORTUNÉS

Une salle. Il fait noir. Il fait froid. La fenêtre
Donne sur une cour et montre des barreaux,
Et le soir peut mourir et le jour peut naître
Sans qu'un éclair joyeux s'allume en ses carreaux.

C'est l'Hôpital ! Mais, chose atroce et qui torture,
Ce n'est pas la maison dernière où les vieillards,
Après la lutte, iront dormir à l'aventure
Et fermeront leurs yeux obscurcis de brouillards.

Non. Ceux que l'on accueille ici, dans nul orage
N'ont senti sous l'Envie oblique et les Affronts
Leurs épaules ployer et fléchir leur courage,
Et le travail n'a pas mis sa ride à leurs fronts.

Troupe folle et charmante aux tignasses mêlées
D'herbes et d'épis d'or et de souples roseaux
Ils devraient s'en aller dans les calmes vallées
Avec les papillons légers et les oiseaux....

Eux pourtant, des enfants ! alors que les fêtes
D'avril parmi la mousse éveillent des clartés,
Ils ont des yeux battus, des lèvres défeurées,
Et plantent dans leurs draps des ongles irrités.

C'est que, domptés d'avance et voués aux Furies
Et courbant constamment un dos épouvanté,
Ils portent, chair débile, os mangés de caries,
Le fait d'une odieuse et sombre hérédité :

Que ce n'est pas leur droit de rire et d'être roses
Et de vivre avec les espoirs vertigineux ;
Qu'ils l'essayeraient en vain, mais qu'ils sont aux Névroses
Et que la multiforme Anémie est en eux.

R. DE LA VILLEHERVÉ.

DE TOUT UN PEU

La Virginie commence à transformer une partie de sa récolte de *peanuts* en farine. La récolte moyenne s'élève à environ 2,000,000 de minets.

Le nombre des soldats pensionnés par le gouvernement américain est de 303,000, et il y a encore 244,000 réclamants qui attendent la décision des autorités. Le montant payé cette année est de \$86,575,000. On voit que les frais de la guerre se maintiennent dans les hauts prix.

Gigot de mouton bouilli, sauce aux câpres. — Mettez le gigot dans une braisière ou dans un pot-au-feu. Quand il a écumé, assaisonnez-le de carottes, oignons, bouquet de persil, ciboules, girofle, laurier et gousse d'ail ; laissez cuire deux heures, puis égouttez-le et servez avec une sauce blanche aux câpres.

L'acide sulfurique est, dit-on, un agent simple mais certain pour reconnaître le beurre pur du beurre falsifié. Le beurre pur, frais, jaune, mis en contact avec l'acide sulfurique devient presque blanc, alors que celui fait ou contenant de l'oléomargarine devient d'un rouge cramoisi. Lorsque le beurre est falsifié avec du saindoux ou des huiles, la réaction montre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Une nouvelle lampe électrique, d'une puissance de 4,000 bougies, vient d'être adoptée à l'usage des locomotives dans Indianapolis (Etats-Unis). Elle éclairera la voie à un mille en avant, et le générateur, mu par la vapeur, est à la portée du mécanicien ; la même machine servira également à éclairer les ponts, les passages et les tunnels.

Un fil électrique, placé sur la voie à un demi-mille en avant et à un demi-mille en arrière, sera relié aux lampes des tunnels ou des ponts. Un balai, descendu de la dynamo placée sur la machine, sera disposé de manière à toucher le fil aussitôt qu'il sera rencontré. Les lampes seront ainsi éclairées aussitôt après que la brosse aura touché le fil et éteintes après son passage.

Un savant vient de dresser le tableau suivant du mouvement de la population catholique depuis le premier siècle de l'ère chrétienne :

1er siècle.....	500,000
2e —	2,000,000
3e —	5,000,000
4e —	10,000,000
5e —	15,000,000
6e —	20,000,000
7e —	25,000,000
8e —	30,000,000
9e —	40,000,000
10e —	56,000,000
11e —	70,000,000
12e —	80,000,000
13e —	85,000,000
14e —	90,000,000
15e —	100,000,000
16e —	125,000,000
17e —	185,000,000
18e —	250,000,000
19e siècle, à la fin de l'année 1877..	300,000,000